

A PROPOS D'OURS

Je suis médecin.  
C'est vous dire que, de jour ou de nuit, qu'il pleuve ou qu'il grêle, que les étoiles brillent au firmament ou qu'il fasse noir comme "chez le loup," je suis exposé à ce qu'on se saisisse de ma personne, qu'on la hisse dans le premier véhicule venu et qu'on la transporte, par monts et par vaux, partout où il aura plu à la maladie de se nicher.  
La perspective est assez peu réjouissante, comme vous voyez ; elle est même un tantinet sombre, je l'avoue... Mais, bast ! ne l'envisageons pas davantage, et continuons.—Aussi bien, ce n'est pas pour exhaler, en phrases trempées de larmes, mes douleurs professionnelles que j'ai pris la plume. Chacun, dans sa sphère, a sa petite tablature ; et, d'ailleurs, il faut bien quelques victimes expiatoires pour que le bon Dieu endure patiemment ceux qui ont des héritages à grignoter et ceux qui flânent dans de grasses sinécures.

Pour le quart-d'heure, donc, je veux simplement vous raconter une toute petite histoire, une aventure assez... drôle, qui m'est arrivée, il y a déjà près d'un an, dans une expédition nocturne à la concession du Château-Richer.

Il faisait, cette nuit-là, un froid de loup.

Le bonhomme Octobre, frileusement enveloppé dans son manteau de feuilles rougies, était arrivé au milieu de sa course, et se hâtait, tout grommelant, d'aller rendre ses comptes au père Novembre—lequel l'attendait plus loin, en fumant sa pipe, sur un monticule de boue congelée.

Nous cheminions tranquillement—mon conducteur, sa rossinante et moi—sur la route à travers bois qui mène à la concession dont je vous ai parlé. Les carrières et les champs d'avoine étaient déjà loin. Nous avions dépassé les cinq ou six maisonnettes qui tremblent de peur à l'entrée de la forêt (1), et, nous longions, au milieu des grands sapins et des érables à moitié privés de leurs feuilles, la rivière du Saut-à-la-Puce.

Le bruit argentin de ses cascates et le grondement sourd de ses torrents nous arrivaient, par bouffées sonores, à travers les éclaircies du feuillage.

Au-dessus de nos têtes, entre les arceaux de verdure sombre, des nuages encore plus sombre se traînaient lourdement dans les basses couches de l'atmosphère. La lune glissait, de temps à autre, entre ces masses compactes, sa lumière discrète.

Certes, le spectacle ne manquait pas de grandeur : il avait même une forte teinte de sauvage poésie... une si forte teinte, que plus d'un parmi vous, lecteurs, se fut doucement laissé glisser sur la pente de la rêverie. Vous auriez eu, d'ailleurs, pour encourager cette tendance à dégringoler du monde réel, l'allure grave, lente et méthodique du roussin qui nous véhiculait à raison de deux petits milles à l'heure.

Il n'y a rien, non, rien de tel que ce *hiouk ! hiouk !* régulier, monotone et un tant soit peu mélancolique, d'une charrette sans ressorts, traînée par un cheval qui a dépassé l'âge des illusions roses, pour porter les idées vers les choses... nuageuses.

C'est ce que je compris. Aussi, sans en demander la permission à mon voisin—lequel dormait bel et bien, tout en bégayant de temps à autre cette phrase sentimentale : *Marche donc, Cendrée ! marche donc !*—je me plongeai jusqu'aux yeux dans le monde ouaté des rêves.

Les pins, les sapins, les ormes, les érables, les chênes, avec les inextricables enchevêtrements d'arbustes qui se mariaient à leurs pieds, tout cela défilait lentement de chaque côté de moi, comme si une main mystérieuse eût fait passer sous

mes yeux les images d'une lanterne magique.

Grâce à l'allure modérée de l'honnête bidet qui trottnait impassiblement entre les timons de notre charrette, je ne perdais pas un détail de la scène qui se déroulait au fur et à mesure que nous avançons.

C'étaient partout des halliers impénétrables, des taillis sombres, des massifs où le regard n'osait se hasarder. Il semblait que ces mystérieuses retraites fussent fourmillées de grands fauves à l'œil de feu.

Pour animer cette scène, la lune déversait par intermittences sa lumière sur ce feuillage diversifié, et plongeait ses rayons subtils dans ces glauques profondeurs. Sa clarté blafarde donnait à tous les objets des apparences fantastiques, et les ombres qu'ils projetaient avaient des silhouettes spectrales. Les souches carbonisées me semblaient de grands ours, assis sur leur derrière, et les troncs morts couverts de mousse, d'énormes boas digérant avec paresse quelque concessionnaire attardé...

Depuis une dizaine de minutes, je me laissais bercer par ces visions et ces chimères, lorsque tout à coup, à un détour de la route, le cheval s'arrêta net. Il se raidit sur ses quatre pattes, renifla bruyamment et donna tous les signes de la plus violente terreur.

Comme je me penchais en dehors de la voiture pour découvrir la cause de cette étrange pantomime, les taillis voisins s'agitèrent, et un ours plus gros qu'un bœuf surgit.

En moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, il s'était dressé sur ses pattes de derrière, m'avait harponné avec ses griffes puissantes et avait disparu dans les sombres labyrinthes de la forêt, votre infortuné serviteur suspendu à la gueule.

Je n'avais pas envie de rire, parole d'honneur. Bien au contraire, pendant que Martin m'entraînait, avec des bonds prodigieux, vers sa tanière, je sentais mes cheveux se hérissier comme les poils d'un porc-épic, et la froide sueur de l'angoisse la plus horrible ruisseler sur mes tempes. Les branches et les buissons me meurtrissaient affreusement ; mais ces souffrances n'étaient rien en comparaison de l'épouvante que me causaient les rauques grondements du monstre et la rouge flamme de ses yeux.

Cette course affolée dura environ cinq minutes, qui me parurent cinq siècles. Enfin, mon ravisseur s'enfonça sous une saillie de rocher et me déposa sur un lit de feuilles mortes.

Plusieurs grognements joyeux se firent entendre ; le feuillage cria sous de lourds piétinements ; de grandes ombres passèrent devant mes yeux... et je m'évanouis !

Quand je repris mes sens, le spectacle qui s'offrit à ma vue n'avait rien d'agréable, je vous prie de le croire.

Je me trouvais à l'entrée d'une espèce de grotte, couché sur le dos, entre deux gros ours assis sur leur derrière, dans l'attitude de réfléchir de deux bonnes bêtes qui attendent un mouvement de leur proie pour la dévorer.

Un blanc rayon de lune éclairait leurs physionomies graves et attentives.

Moins sages, trois ou quatre oursons pleins de gaieté s'amusaient à mettre mes habits en loque et cherchaient à enfoncer leurs petits crocs dans mes chers grassouillettes.

Heureusement qu'à chaque tentative de ce genre un peu trop audacieuse, les parents, qui semblaient avoir leurs raisons d'attendre, punissaient bien vite le délinquant d'un bon coup de patte... de ve-lours. Mais, hélas ! le papa et la maman ne pouvaient avoir l'œil partout ; et, pendant qu'ils tapaient sur un de leurs nourrissons en train de me happer un mollet, les autres me tiraient les cheveux, me mordillaient les oreilles et me croquaient les doigts.

La position était affreuse ! Ces enrégés diaboliques me donnaient tellement sur les nerfs, avec leurs espiègleries de mauvais aloi, qu'il me prenait

des envies féroces de leur tordre le cou à la barbe de père et mère. Je les sentais frétiller tout autour de moi, entre mes jambes, sur ma figure, le long de mes bras, égratignant ici, mordant là, sans trêve ni relâche...

Mais la prudence la plus élémentaire me recommandait de ne pas bouger, de faire la mort, et, ma foi ! j'endurais tout avec la résignation du martyr. J'espérais que le jour, qui allait bientôt paraître, amènerait quelque changement dans ma position et ferait peut-être abandonner la partie à l'intéressante famille qui me surveillait...

Vain espoir ! L'aube blanchit le ciel, fit miroiter la cime des grands pins et ressortit plus nettement la silhouette de mes fauves... sans les déranger le moins du monde.

La folie commençait à envahir mon cerveau ; les tempes me battaient lugubrement ; des myriades d'étincelles dansaient devant mes yeux...

Encore cinq minutes de cette épouvantable attente, de cette vision infernale... et je mourais de peur.

Mais, à ce moment, le plus tenace des maudits oursons qui me tenaillaient les chairs, m'enfonça si profondément mes crocs dans un mollet, que je perdis toute prudence. De la jambe restée libre, j'allongeai au coquin un énergique coup de pied et l'envoyai rouler à dix pas.

Je venais de signer mon arrêt de mort ! D'un même mouvement, les deux grands ours se levèrent. La femelle poussa un grognement terrible, et le mâle, après avoir mis sa patte puissante sur ma poitrine, approcha son museau de ma figure...

Il ouvrit alors, pour broyer ma pauvre tête, une gueule effroyable... si effroyable, que je poussai un hurlement de suprême terreur et... M'ÉVEILLAI !

Mon conducteur fit de même. Le bidet trottnait toujours cahin-caha, ruminant sans doute dans sa cervelle la fable du lièvre et de la tortue.

Et moi, tout penaud, je jurai, par la verte chevelure des épinettes, de ne jamais plus m'endormir sur la route, la nuit, en pleine forêt.

V.—EUGÈNE DICK.

LE PRINCE IMPÉRIAL ET LE CAPITAINE CAREY

Le capitaine Carey, qu'on a tant accusé relativement à la mort du pauvre prince, a subi son procès et a été acquitté. On lira avec intérêt la lettre dans laquelle le duc de Cambridge a fait connaître son opinion :

Le prince Louis, dit le vieux duc, avait reçu, sur sa demande personnelle, l'autorisation de se rendre dans l'Afrique méridionale, pour assister aux opérations militaires dans le Zoulouland.

Il était porteur de lettres particulières adressées à lord Chelmsford, qui expliquaient la position du prince. Il était dit dans ces lettres qu'on n'avait pris aucune décision relativement à la possibilité de lui donner un rang comme officier commissionné dans l'armée anglaise.

A la suite de ces instructions, le commandant de l'armée avait pris les dispositions qui lui semblaient convenables, tout en considérant la position du prince comme n'ayant aucun caractère officiel.

Lord Chelmsford avait attaché le prince à son état-major personnel, et l'avait ensuite envoyé au corps du colonel Harrison.

Le prince était regardé comme un officier d'état-major, avec cette réserve que lord Chelmsford avait donné l'ordre de ne point lui permettre de s'éloigner du camp pour faire une reconnaissance sans une autorisation spéciale, et que, dans le cas où il ferait partie d'une reconnaissance à proximité du camp, il devait être toujours accompagné d'une escorte suffisante et d'un officier.

Le duc de Cambridge tient à faire savoir qu'il a pleinement approuvé les dispositions prises par lord Chelmsford pour la réception du prince et pour sa situation dans l'armée.

Il déclare qu'il considère les ordres de lord Chelmsford, en ce qui concernait la protection à accorder au prince, comme ayant été donnés avec un entier discernement.

Le duc de Cambridge ajoute qu'aux premiers jours de juin, lord Chelmsford avait raison de penser que le prince se trouvait avec le colonel Harrison. Celui-ci était indubitablement convaincu que les dispositions prises par l'expédi-

tion étaient suffisantes. Mais, dans l'opinion du duc de Cambridge, le colonel Harrison a commis des fautes.

Les instructions données au capitaine Carey n'étaient pas claires ; et le colonel Harrison avait négligé d'exprimer au prince Louis-Napoléon qu'il levait déférer aux ordres du capitaine Carey et prendre ses avis. Si le colonel Harrison avait montré plus de résolution et de prévision, le duc de Cambridge ne doute pas que ces tristes événements ne seraient pas arrivés. En envoyant une poignée d'hommes sur un point aussi dangereux, il n'est point étonnant que l'on ait subi une surprise suivie d'un accident fâcheux.

Le capitaine Carey a mal compris ses devoirs ; il devait non-seulement former le jeune prince comme officier d'état-major, mais aussi suppléer à l'expérience qui lui manquait forcément. Il a pensé que, par sa naissance et par son rang, le prince Louis n'avait pas besoin qu'on prit à son égard ces précautions essentielles.

Au moment où l'attaque s'est produite, il est évident que la défense était devenue presque impossible ; il semble difficile de dire maintenant ce qui aurait pu être fait. Néanmoins, le duc de Cambridge, parlant au nom de l'armée, regrettera toujours qu'on n'ait pas tenté tous les efforts possibles pour sauver le prince Louis ; les survivants de l'expédition n'auraient pas dû quitter le théâtre de la lutte avant d'avoir tout essayé pour sauver leurs camarades.

LES ANGLAISES, LES ANGLAIS ET LES FRANÇAIS

Mlle Sarah Bernhardt envoie à l'Estafette une correspondance intéressante où elle donne ses impressions personnelles sur les Anglais, les Anglaises et les Françaises :

Les Anglais, ceux qui méritent le nom de "gentlemen," sont galants à leur manière. Ils sont élégants, corrects, polis à l'excès, mais sans vivacité. Un Anglais, même lorsqu'il dit à une dame qu'il est amoureux d'elle, ne s'anime pas. C'est à croire qu'il n'a dans la poitrine qu'un cœur de laitue flottant dans une carafe d'orgeat. Ils sont tous blonds comme Lovelace. Je n'ose pas dire que les Anglaises sont toutes aussi insignifiantes que Clarisse, mais, ce que je puis affirmer, c'est que ces échantillons de Clarisse ne peuvent supporter la comparaison avec une Parisienne. L'Anglaise paye cher sa blancheur de neige. Combien je lui préfère l'impétuosité, le montant de la Française ! La fille d'Albion, c'est le nénéphar ; la Française, c'est le jasmin capiteux.

Si mon corps est en Angleterre, mon esprit est déjà de retour à Paris. Ici j'étouffe ; là je vais respirer et dépouiller cette torpeur dans laquelle je suis plongée depuis six semaines. Ma première visite sera pour vous. Je reviens avec une envie immédiate de vivre et de réparer le temps perdu. On dira que je suis folle, cela m'est bien égal.

Je frémis un peu quand je songe qu'il me faudra traverser la Manche et que les journaux parleront encore de mes peines de cœur, car je suis bien sûr d'être très-oufflée. Je frémis bien davantage s'il me fallait, comme il en est question, m'en aller en Amérique. Le caractère des Américains me décidera peut-être à risquer cette fougue.

Les habitants du Nouveau-Monde ont encore de l'enthousiasme et ne sont point blasés comme les beaux messieurs de Paris. J'aimerais assez les triomphes qu'ont obtenus dans ces parages celles qui m'ont précédée. Elles entraient dans les villes comme autrefois les consuls victorieux rentraient à Rome, sur un char traîné par des sénateurs ; les poètes chantaient leurs louanges, et les plus sages briguaient la faveur d'obtenir une de leurs pantouffles qu'ils faisaient monter en épingle. On ne voit plus de ces choses-là, rue Richelieu ; ou vous applaudit, on vous rappelle, mais qu'est-ce que tout cela comparé à l'idolâtrie qui m'attend là-bas ?

CONSEILS UTILES

Voici un moyen bien simple pour faire passer instantanément le hoquet :

Il suffit de tremper dans le vinaigre un morceau de sucre gros comme une noisette, et de le laisser fondre dans la bouche.

En Hollande, où le sable est plus abondant et infiniment moins cher que le foin ou la paille, on l'emploie pour établir des litières aux vaches.

L'animal est tenu de la sorte très-proprement. Son lait ne contracte jamais l'odeur de l'étable. Dans les années où les récoltes manquent, l'idée des fermiers néerlandais pourrait être utilisée.

Beaucoup de femmes aiment à préparer elles-mêmes les gâteaux de famille, à l'instar des princesses d'Homère.

Elles ne seront assurément pas fâchées d'apprendre que tous les ingrédients employés pour confectionner les pâtisseries, doivent être légèrement chauffés avant d'être amalgamés ensemble, et, ce, pour ne pas se glacer réciproquement, ce qui ne produirait qu'une pâte lourde et de difficile digestion. Cette précaution est indispensable, même pendant l'été.

(1) C'est là que demeure Olivier Cauchou, celui que le colonel Rhodes appelle, à bon droit, le roi des chasseurs de la côte nord.